

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Dante Alighieri (1265-1321) : L'homme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 19, p. 162-170

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

DANTE ALIGHIERI
(1265-1321)

« *L'amor che move il sole e
l'altre stelle.* »

PARADISO XXXIII.

Sur l'initiative de Monseigneur Morganti, archevêque de Ravenne, des comités d'études se sont formés dans tous les pays pour célébrer, avec l'éclat magnifique et unique qu'il convient, l'anniversaire de l'année où mourut, enveloppé des tristesses de l'exil, courbé sous le poids d'une vie féconde en amertumes diverses, Dante Alighieri.

Si modeste que soit notre hommage, il est doux à notre piété de contribuer à la glorification universelle de *l'altissimo poeta*.

L'HOMME

De certains caractères, nous voudrions connaître jusqu'à leurs façons physiques de vivre. Il nous plairait de savoir les détails les plus infimes de leur existence ; notre culte satisferait ainsi son immense besoin d'extérioriser sa reconnaissance. Nous n'acceptons pas les biographies si souvent banales de nos poètes ; notre imagination les pare somptueusement de cette auréole pathétique et intense dont les anciens entouraient leurs héros. La vie de Dante ne s'accommode pas de nos guirlandes fantaisistes : elle est trop chargée de rythme et d'amour pour supporter l'infirmité de nos rêves. Deux faits semblent à eux seuls en gouverner tous les actes.

Le premier est son amour pour Béatrice. Figurez-vous un enfant de neuf ans, élevé au milieu d'événements politiques dont la répercussion avait frappé sa famille, il est vrai, enfant doué par excellence, et que de précoces lectures avaient prédisposé à un certain romanescque.

Nous ne sommes pas pour rien en plein Moyen-Age. Par une tiède matinée de printemps florentin, il reconnaît sous les traits d'une fillette de son âge celle que la mentalité particulière de cette époque lui fera appeler « la dame de ses pensées ».

Violent comme il est, d'une sensibilité frémissante à l'excès (c'est une erreur de nous avoir toujours représenté les hommes de ce cycle ou comme d'épais lourdauds ou comme des dépravés), il donne à cette rencontre un sens prédestiné. Jusqu'ici rien que d'assez banal. Cette affection prématurée, à l'âge où d'autres en sont encore aux étonnements candides, n'a rien de bien extraordinaire ; elle annonce généralement la vocation des grands passionnés. Il suffit de rappeler Alfieri, Novalis, Henri Heine, Byron, et tant d'autres, chez qui, peut-être, ce jeune émoi devant la beauté féminine n'était pas aussi chaste que dans le cœur de Dante. « Béatrice, ainsi la nommait le commun des hommes, ne sachant quel nom lui donner digne d'elle ». ⁽¹⁾ Mais voici où le merveilleux semble entrer en jeu. En 1292, Béatrice mourut. Elle avait vingt-trois ans. « Le Seigneur appela à lui cette jeune sainte ; il voulut la faire briller dans la gloire, sous les enseignes de l'Auguste Reine Marie, dont elle avait toujours vénéré le nom. » ⁽²⁾

Dante fut terriblement secoué par cette catastrophe. Il conçut alors le projet de « dire d'elle ce qui ne fut jamais dit d'aucune autre. » ⁽³⁾ Nous verrons en analysant la *Divine Comédie* s'il réalisa son souhait.

Le deuxième événement qui modifia la vie de Dante est son passage de la tradition guelfe (partisan du Pape) au camp gibelin (partisan de l'Empereur). Quelques critiques, à ce propos, ont écrit le mot de trahison. C'est n'avoir pas compris son âme fiévreuse, ardente, tout d'une pièce, avec des souplesses très italiennes, le sens inné de la justice, et comme une incapacité de concevoir

(1) Voir dans la *Vita Nuova* tout le récit de la rencontre et de la mort de Béatrice Portinari, dont je crois l'existence très authentique.

(2) Idem.

(3) Idem.

le relatif, les demi-mesures, les demi-opinions, les demi-sentiments. Les interminables luttes du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel menaçaient de s'éterniser. Dante, nommé prieur de Florence en 1300, envoyé auprès du Pape en ambassade, s'apprêtait à retourner dans sa patrie, quand Charles de Valois, chargé par Boniface VIII de rétablir le calme en Italie, fit son entrée dans Florence. Avec lui revinrent tous les factieux que Dante avait sagement éloignés par une loi d'exil. Ils ne tardèrent guère à se venger. En 1302, deux décrets condamnaient le poète-politicien au bannissement, à la peine du feu. Profondément révolté, Dante rejoignit d'autres compagnons, infortunés comme lui, et épousa leurs opinions, avec la fougue qu'il mettait en tout acte. Ainsi s'explique son enthousiasme pour l'Empereur, sans que le principe pontifical ait eu à subir de lui autre chose que des attaques contre les hommes qui le représentaient. Nous verrons, dans le traité *De Monarchia* les arguments qui firent de Dante le champion de l'idée monarchique ; certains sont encore actuels, vérités éternellement jeunes parce que profondément et uniquement réalistes.

Au travers de ces deux épisodes qui le marquèrent irrémédiablement, et qui m'ont paru synthétiser la vie entière de l'Alighieri, l'homme se découvre à nous étrangement absolu, avec un mélange curieux de tendresse et de dogmatisme. Si nous les creusons un peu, nous voyons que pour produire cette transformation d'une jeune fille ardemment aimée en un symbole de théologie mystique (comme elle nous apparaîtra bientôt), où tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus saint se trouve réuni et résumé, il a fallu cette circonstance unique dans l'histoire de la littérature d'un amour très violent et très pur, naissant à une époque de foi très vive et très simple, dans une âme essentiellement religieuse, dans une intelligence merveilleusement ouverte à toutes les connaissances humaines, dans une sensibilité nerveuse qui s'allie parfaitement avec cette Raison qu'Auguste Comte définissait : « le ministre du cœur ». Nous voyons aussi que cette ardeur à prendre parti pour ce qu'il croit être la vérité, cette inclinaison de l'esprit à accepter entièrement les conséquences de ses convictions est l'indice d'un magnifique tempérament intellectuel où se mêlent, sans se

confondre, la violence qui découle de la conception *absolue* de chaque vérité, la lucidité philosophique que des études acharnées, entreprises pour oublier la mort de Béatrice, et la discipline catholique ont laissée en lui.

Philosophie et mysticisme religieux ¹

Dans ce temps, deux écoles se partageaient la direction du catholicisme. Les contemplatifs avec François d'Assise et Bonaventure, les dogmatiques avec Dominique et Thomas d'Aquin. Cette prétendue antinomie du sentiment et du dogme, qu'on a souvent pris plaisir à exagérer sans réfléchir qu'elle est l'essence même et la condition de toute doctrine *complète*, cette querelle qui mit aux prises Bossuet et Fénelon, le premier parfois injuste, le second toujours imprudent, me semble avoir trouvé en Dante un terrain de conciliation, où la foi sensible et la foi dogmatique s'accordaient harmonieusement. Par certains côtés de son caractère (cette partie de son âme qui frissonnait à la vue de Béatrice) Dante se rattachait à l'école d'Assise. C'était un poète. Quelques pages de la *Divine Comédie* dépassent pour la puissance évocatrice et mystique, les grands visionnaires du Moyen-Age : Bernard, Tauler, Eckart, Suso. Une légende veut même qu'il soit mort, ayant prononcé les vœux du Tiers-Ordre, et qu'il ait désiré être enseveli dans son habit de tertiaire.

D'autre part, la haute et impérieuse figure de Dominique ne l'attire pas moins. La foi n'est pas seulement d'ordre sentimental ; elle exige l'adhésion de notre intelligence, puisqu'elle implique la connaissance réfléchie de Dieu. Or, Thomas d'Aquin, le plus autoritaire des théologiens, est pourtant celui qui a proclamé hautement les droits de la raison humaine à traiter les questions divines. La raison, comme la révélation vient de Dieu. Dante accepte pleinement cette doctrine. Mais sa philosophie, tout en suivant exactement celle de Thomas d'Aquin, semble parfois remonter plus profondément que la *Somme* dans les systèmes de l'antiquité. Par les traductions de son maître, Brunetto Latini, Dante s'est

(1) Les questions que je vais traiter sommairement sont très délicates, et facilement l'expression peut trahir la pensée ; il est inutile de dire que mon jugement sur ce point est celui de l'Eglise.

assimilé la pensée d'Aristote. Quelques commentateurs, s'autorisant d'analogies de titres tels que *Convito-Banquet*, lui ont décroché le titre de disciple de Platon. Il n'en est rien. Dante reconnaît parfaitement l'intuition souvent extraordinaire de Socrate et de Platon, mais ajoute chaque fois qu'Aristote a dégagé et mis en lumière les vérités entrevues par le fondateur de l'Académie ⁽¹⁾. Il lui empruntera certains de ses dogmes, de ses thèmes personnels : Dieu reconnu *a priori* pour expliquer et diriger le monde ; des idées pour exprimer la réalité ; la raison pour dominer l'expérience ; la vie future, pour encourager et régler la vie présente, plusieurs aussi de ses conceptions sur l'amour et l'amitié. A côté de cela, c'est toujours Aristote, souvent adouci, christianisé par Thomas d'Aquin, qui parle par la bouche du poète. Le *De anima* et le *Convito* sont l'un et l'autre dans la même pensée directrice et créatrice. Tandis que Platon, dans l'histoire des idées incarne l'idéalisme, et s'adresse surtout aux âmes élevées, douées d'une merveilleuse faculté d'enthousiasme, Aristote, au contraire, en faisant de d'expérience acquise par les sens, la base nécessaire de toute science, a fondé l'école sensualiste, dont la doctrine est à la portée de tous les esprits laborieux. La même distinction s'établit entre Bonaventure et Thomas d'Aquin. Philosophiquement, le mysticisme ou plutôt ce qu'on entend généralement par ce mot vague, n'était que l'idéalisme sous une forme plus brillante. Tous deux considéreraient l'union avec la divinité comme la fin des actions humaines ⁽²⁾, Bonaventure réduisait en doctrine les extases d'amour de François d'Assise, et Thomas l'Angélique devenait rapidement célèbre par ce qui est le fond même de son génie et

(1) *Convito* I. 9 ; III 5 ; IV 2, 17, 27.

(2) Faut-il rappeler le cas de Mme Edmond Adam, née Juliette Lamber, dite la « grande française » ? Apôtre de ce qu'on appela assez improprement le *néo-hellénisme*, religion où se mêle la recherche de l'amour et le culte de la beauté plastique, Mme Adam, en 1913, s'est convertie. Elle avait écrit « *Paienne* », livre hardi, moins mauvais qu'on s'est plu à le dire. Elle publia « *Chrétienne* » où l'idéalisme platonicien est en scène comme le vestibule du Credo catholique. Mme Adam a rendu à la France et aux Lettres d'incalculables services.

rappelle Aristote : un savoir immense, un caractère sérieux, un talent d'analyse, de classification, de diagnostic qui fait souvent penser à un clinicien extraordinaire. Il trouvait dans l'ontologie et la logique péripatéticiennes les racines du dogmatisme scolastique. L'aridité primitive du sensualisme était ainsi rafraîchie par une sève meilleure.

Dante fusionna les deux chefs d'école païens, de même que les deux théologiens catholiques, en suivant l'entraînement logique de son esprit qui le portait tour à tour vers le platonisme et l'aristotélisme, le mysticisme et le dogmatisme.

L'illustre cardinal Mercier qui, par son attitude pendant la guerre a joint des titres nouveaux à notre admiration première pour une si claire intelligence, dans un discours prononcé à Malines le 25 janvier 1920, et reproduit dans la *Revue Universelle* du 1^{er} avril 1920, disait : « L'œuvre de Thomas d'Aquin est un traité. Celle de Dante est une épopée. La première a ouvert la voie à la seconde. Celle-ci fait vivre et vibrer celle-là. L'on ne sait qui admirer le plus, le docteur ou le chantre. Heureux peuple, bénie la civilisation qui a enfanté ces deux génies jumeaux. Car ils sont bien l'un et l'autre les fils du christianisme et de l'Eglise catholique. »

Ces magistrales paroles, venant après la lettre du Souverain Pontife, à l'archevêque de Ravenne, nous invitent à considérer de plus près le mysticisme dantesque et par quoi il se rattache à la grande tradition mystique de son siècle, et par quoi aussi il en diffère. Ce sera en même temps prétexte à une incursion à travers les trois chants de la *Divine Comédie*.

Remontons à la source. L'homme est un animal religieux. De tous les sentiments, le sentiment religieux, est avec celui de l'amour, le plus autoritaire et le plus spécial. Inné au cœur de l'homme, nous le rencontrons dans l'histoire de la civilisation, à la base de toutes les manifestations de la pensée humaine. Certaines époques, tel que le Moyen-Age, par cette fermentation que suscite toujours la sensibilité collective d'un peuple en transfert d'organisation sociale, sont spécialement fécondes en extériorisations religieuses.

On peut distinguer dans le mysticisme deux formes différentes. La première répond simplement à l'obligation primordiale du catéchisme : aimer Dieu de toute son âme ; elle est l'état ordinaire de chaque vie chrétienne. La seconde a le même point de départ que la première ; mais peu à peu, sous l'influence d'éléments à la fois individuels et généraux, atteint toute son intensité qui est l'acte d'amour dans son union avec Dieu, telle que l'a décrite sainte Thérèse. Tous les saints furent des mystiques de la première forme, tandis que de nombreux mystiques de la seconde ne sont pas des saints. On ne saurait être trop prudent en ce sujet, et l'Eglise fait preuve, lorsqu'il s'agit de cas de ce genre, de la plus grande circonspection ⁽¹⁾. Il est bien entendu que certaines créatures bénéficient du privilège de voir Dieu. Cependant, de nombreux mystiques qui, dans leur amour ardent et exclusif, veulent arriver à l'extase, n'ont de Dieu qu'une vision intérieure, et non pas réelle. On ne songerait pas à dire, par exemple, que Dante ait vu Dieu, sensiblement, comme les dernières pages du *Paradis* le laissent entendre, alors qu'on affirme pourtant sa qualité de mystique. Ce mysticisme de second degré, parce qu'il a comme stimulant un apport humain provenant de la personnalité propre du sujet, présente, de ce fait, des dangers évidents ; mais ce qu'il contient de vraie conscience morale (le point de départ, la première forme) explique la vigoureuse santé spirituelle de mystiques très caractérisés. On notera que ce sentiment, chez les uns, sera d'essence intellectuelle, chez les autres, de nature exclusivement sensible ; ces variations entraînent des divergences notables parmi les mystiques de la vraie tradition religieuse.

Si nous regardons, avec le recul nécessaire, le mouvement mystique du XIII^e siècle, dans ceux et celles qui en furent vraiment les acteurs, et la forme qu'il prit dans les siècles suivants, surtout au XVII^e, nous voyons toute la différence s'incarner en Ruysbroeck et Pascal. Le premier avec son cœur tendre (il eut pour ami Gérard

(1) Un exemple récent est la mesure par laquelle le Saint Père a refusé de sanctionner les affirmations et visions de Claire Feraud, qu'on appelait déjà la « voyante de Loublande ».

de Groote, alors que les autres mystiques supprimaient toute affection humaine) est presque à l'opposé du second qui nous livre son âme brûlante dans les *Pensées* (cf : surtout sect. VII, n° 482 seq. édit Brunshwicg, Hachette), *le Mystère de Jésus* ou *le Mémorial*. C'est montrer par là que le mysticisme subit presque toujours les influences personnelles de celui en qui se passe le drame spirituel.

Dante n'échappe pas à la règle.

Quelques sentiments d'ordre général sont communs à tous les mystiques. Premièrement : un intense remords, une compréhension très poignante de leur misère morale, en face de la toute puissance divine. Cet aiguillon est un grand ressort psychologique, dont les écrivains de toujours ont usé et abusé. Dante ne manque pas de l'utiliser. Perdu dans la forêt sauvage qui symbolise sa vie mauvaise, tirailé par la lamentable série des infirmités propres à la rature humaine, il voit avec soulagement venir à lui le poète Virgile que sa chère Béatrice lui envoie comme guide, dans son voyage à travers les trois stations du monde spirituel. Le plan seul à la *Divine comédie* est déjà pareil à celui de la *Montée du Carmel*.

Deuxièmement : le but de la vie mystique étant l'union avec Dieu, le monde terrestre ne saurait être considéré que comme un fardeau, un chose méprisable. La mort même est une délivrance, et des mystiques en viennent à la souhaiter ardemment. ⁽¹⁾

Dans la méditation de ces deux premiers sentiments, les larmes jaillissent, amères, douces, bienfaisantes. Elles sont le prélude des futures illuminations et de l'union complète. L'amour va être maintenant le but et le moyen à la fois. Déjà les tendres exclamations — si naïves parfois — sont sur les lèvres des mystiques. A mesure qu'ils coupent leurs chaînes, ils deviennent plus capables d'extase.

Au troisième degré s'accomplit l'union mystique au prix de violentes souffrances. Les visions se multiplient. Une remarque à ce propos. Je ne partage pas l'opinion

(1) Il serait trop long de citer des extraits des œuvres mystiques. Je me contente d'en tirer des conclusions. Qu'on veuille bien s'en rapporter, pour plus d'exactitude, aux ouvrages eux-mêmes.

dite scientifique qui, se basant sur le vocabulaire essentiellement humain des mystiques, assimile brutalement ces sentiments à l'amour sensuel. La cause en est à notre insuffisance de mots et à la tradition. Bien avant qu'une sainte Thérèse, un saint Jean de la Croix, un Raymond Lulle, une sainte Angèle de Foligno, etc., aient senti s'allumer dans leur cœur une flamme divine, les poètes de toutes langues avaient pleuré sur les tourments de l'âme délaissée, célébré les joies sans fin de celle qui est élue. Les mystiques ont simplement puisé dans cette terminologie pour exprimer la force qui les entraînait vers Dieu. Dans cette union suprême, nous trouvons évidemment de la tendresse humaine, mais aussi — il serait facile de le prouver par des textes — une confiance filiale, une compassion douce, qui n'ont rien de sensuel.

Pour résumer ces lignes sur le mysticisme en général, et avant d'indiquer par quelles ondes intellectuelles elles atteignent Dante, disons que la vie mystique se ramène à trois stades : purification, illumination, union complète qui est proprement l'état d'amour avec ses douleurs, ses joies, ses enthousiasmes, avec aussi ses heures de tristesse et de dépression, suivant cette loi que chaque culte passionné a ses moments de sécheresse.

Nous allons retrouver ces trois éléments dans la *Divine Comédie*. Les deux poètes, Dante et Virgile, arrivent devant la porte de l'Enfer, à l'inscription célèbre :

« Par moi l'on va dans la cité des pleurs, par moi l'on va dans l'éternelle douleur, par moi l'on va chez la race damnée ;

la justice a guidé mon sublime créateur ;
je suis l'œuvre de la divine puissance, de la suprême sagesse et du premier amour.

Avant moi rien ne fut créé qui ne soit éternel, et moi je dure éternellement. O vous qui entrez, laissez toute espérance ». ⁽¹⁾

(A suivre)

Louis GENTINA.

(1) Enfer, chant III.